

LCT

Sbire

une famille

de caractères

typographiques

proposée

par

l'atelier

La Casse

La typographie, une révolution permanente

Fleuron de la Renaissance, annonciatrice de la Réforme, la typographie, cette «écriture sans plume»¹, est royale et fille d'Empire. Auparavant, entre-temps et depuis lors, elle aura engendré une infinité de révolutions. Elle est cette histoire en marche, implacable, se «hâtant lentement»² mais aussi sûrement que le pas cadencé des «vingt-six soldats de plomb»³ qu'elle arme continuellement de mots, de ponctuation, de rythmes pour se jeter à corps perdus dans la bataille rangée, dérangement et salutaire des idées, des amours, du génie des hommes. Dans ce contexte, la typographie épouse les contours de l'époque tout en l'inscrivant dans le temps long. Elle est, plus que jamais, art de l'instant et art de mémoire.

À sa suite, la création typographique contemporaine met en scène le dialogue réinventé du calame, de la plume, du stylo, de la machine à écrire, de l'ordinateur et désormais des appareils mobiles, incarnant une tradition moderne. Pour ne prendre que le cas de la France, la scène typographique n'a jamais été aussi dynamique. Le carnaval de ses formes et de ses pratiques chamarrées se poursuit se doublant du renouveau contemporain, instruit et accessible, des formes de l'histoire.

Témoin de nos doutes, complice de nos accélérations, la typographie amplifie nos géographies intérieures, nous fait parcourir en quelques millisecondes des milliers de kilomètres en un battement de cils. Avec elle, ses formes subtiles ou tapageuses, nous crions, murmurons, tantôt invisibles, tantôt manifestes, tour à tour nous contons et comptons. Chaque jour, aventuriers, émissaires, suivant le cours ordinaire ou étrange de nos conversations et de nos langages, nous levons l'encre avec à notre bord les caractères, ces armadas de signes, plein d'ailleurs et de mystères familiers.

«Du monde entier au cœur du monde»⁴, la typographie nous donne à lire, écrire, penser et panser la forme civilisée, lisible, communicable de nos clavardages, de nos requêtes, de nos injonctions que nos impatiences empruntent chaque jour à sa geste lente, apprise et répétée mille fois.

Frank Adebaye

¹ Selon la définition de Christophe Plantin qui désigne la typographie comme «l'art d'écrire à la presse sans plume»

² Suivant la devise de l'imprimeur vénitien Alde Manuce : festina lente – «hâte-toi lentement»

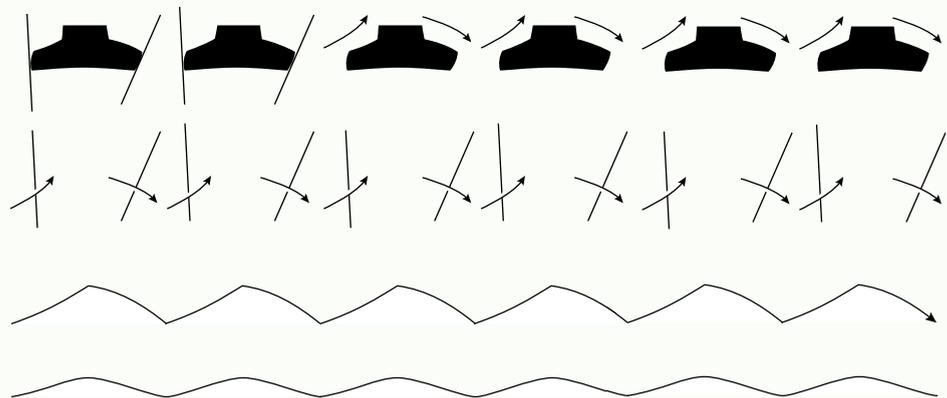
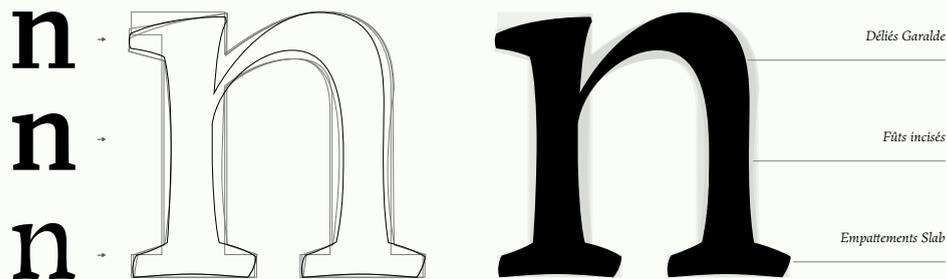
³ Allusion au mot célèbre de Benjamin Franklin : «donnez-moi vingt-six soldats de plomb et je conquerrai le monde»

⁴ Emprunt au titre du recueil de poésies complètes de Blaise Cendrars

Basse besogne & dur labeur

Pour nous, graphistes, la rencontre quotidienne entre image et typographie est une ritournelle, un prélude à la création. La chose typographique et le métier de graphiste sont intimement liés. La pratique du dessin de lettre et de la calligraphie ainsi que notre passage au Musée de l'Imprimerie de Nantes pour s'initier au métier de typographe, ont fait naître l'envie de dessiner nos propres caractères typographiques. Le plomb, lourd d'histoire, a forgé notre œil. Il s'est familiarisé aux formes généreuses des caractères et au bel ouvrage. Ensuite, travail assidu et pratique numérique ont donné naissance à la fonderie Lct, qui, aujourd'hui s'enrichit d'un caractère de labeur, *le Sbire*.

Le caractère de labeur Sbire est né d'une volonté, faire s'entrechoquer des familles typographiques et contempler cette collision. Nous arrivions à des formes étonnantes, étranges, mais pas dénuées d'intérêt. Partant du postulat qu'un caractère de texte peut parfois manquer de fantaisie, nous avons cherché le rythme, caractéristique de l'écriture manuelle. Le Sbire s'ingénie dès lors à animer les textes de labeur. Très vite, nous avons été confrontés au terrible choix du dessinateur de caractère : l'équilibre entre l'esthétisme de la lettre et sa lisibilité. La direction très dessinée du caractère a été au fur et à mesure assouplie, pour finir sur un dessin généreux, joyeux. Le caractère est tout à fait lisible en texte courant, son usage de prédilection. Afin d'étendre son utilisation nous avons poursuivi son développement vers un alphabet largement étendu (alphabet pro). Nous l'avons agrémenté de petites capitales, de lettres italiques ornées, de chiffres elzéviens et de moult accents, rendant possible son utilisation dans l'Europe entière.



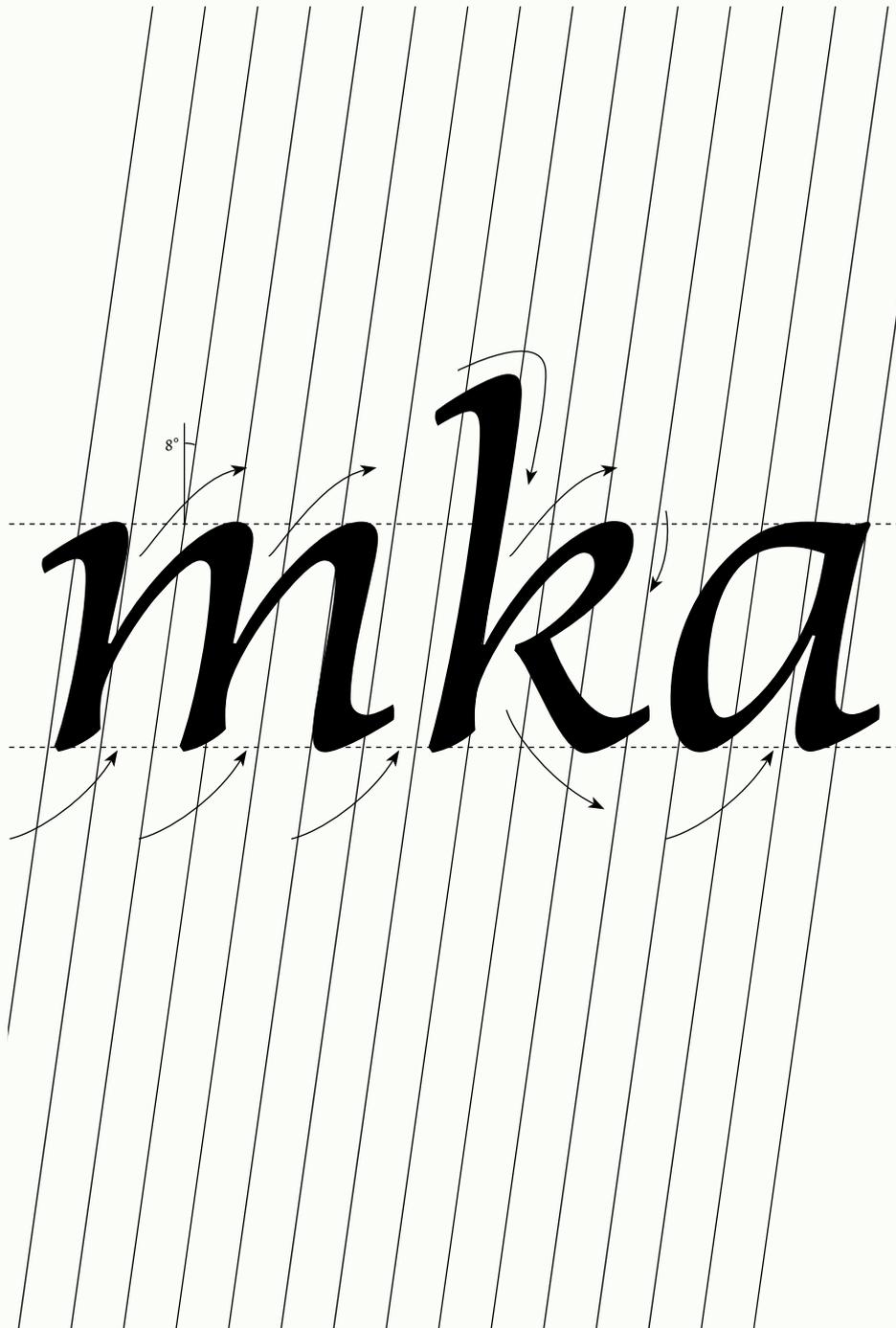
Le Sbire se confronte aux canons de beauté et aux règles de l'esthétisme typographique, en proposant un voyage au cœur de plusieurs familles de caractères.



Nous avons commencé nos recherches par la construction d'un alphabet de type mécanique (empattement rectangulaire, et fûts droits) que nous avons par la suite découpé, incisé. S'en suit un long travail d'affinage des courbes, pleins et déliés pour harmoniser le caractère.

Comme tout dessinateur de caractères nous nous devons de réfléchir la lettre dans un ensemble et non en tant qu'unité. Par conséquent, la construction d'un caractère de texte nécessite d'assurer le passage de la lettre à la ligne (la ligne écrite d'un roman). Nos pérégrinations nous ont conduit à réaliser un certain nombre de compensations dans les lettres, afin que le gris de texte produit (valeur de noir générée par un paragraphe) ne soit ni trop sombre, ni trop clair.

Pour permettre au caractère de pleinement s'exprimer, nous avons taillé nos empattements (partie inférieure de la lettre) de manière à reconstruire un rythme égayant, qui tranche avec la linéarité d'une réale (famille de caractère typographique apparue au 18^e). Si l'arrondi de l'empattement de la partie supérieure accompagne le regard, l'oblique en fin de course l'invite à la lettre suivante. Les empattements font danser les lettres, invitent à la Bacchanale. Les incisions opérées dans les fûts permettent de leur conférer un aspect élancé. La valeur de noir est donc moindre qu'un fût droit. Pour une question de lisibilité les déliés se devaient aussi d'être affinés. De cette expérience résulte un dessin riche et généreux.



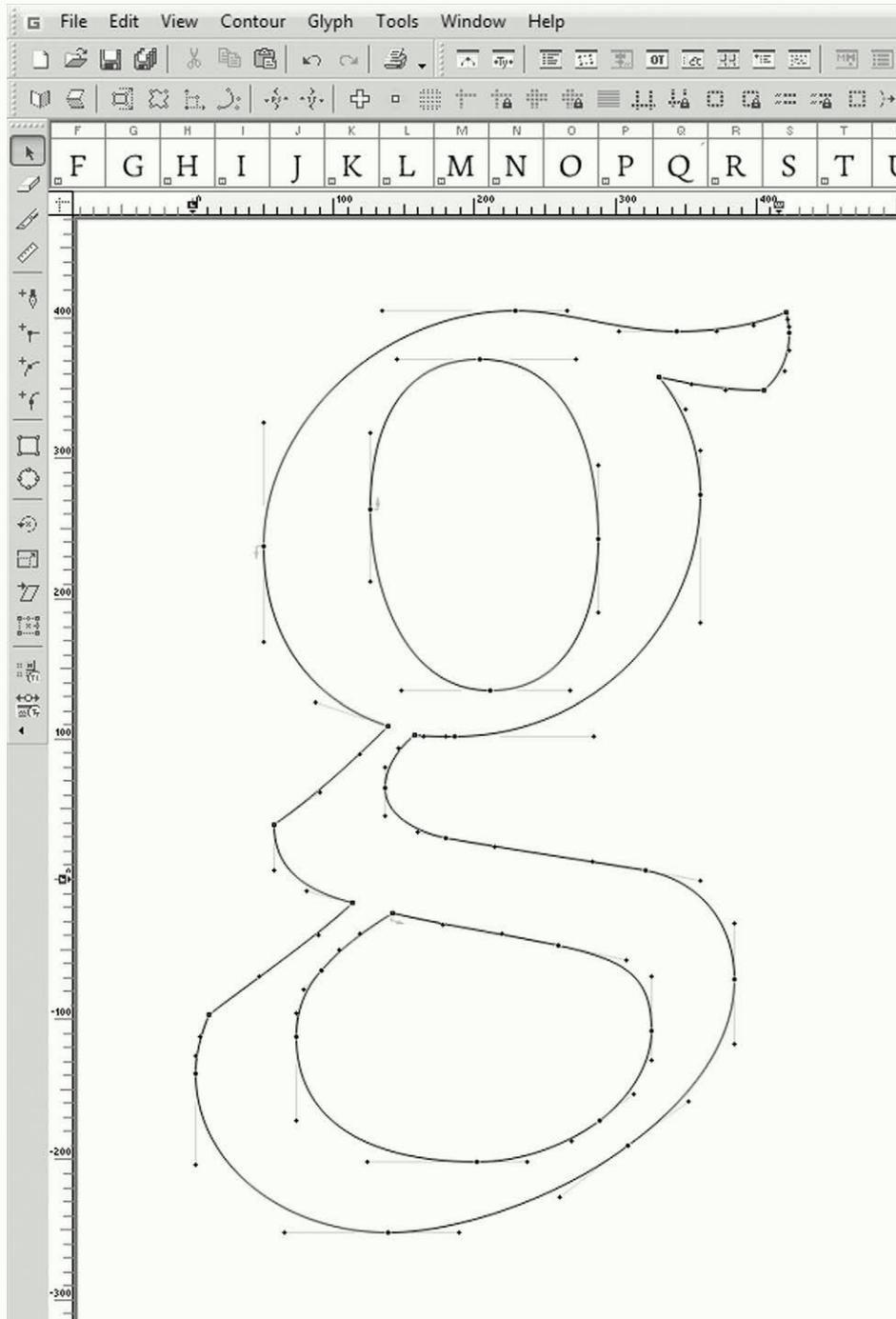
Conception du caractère

Les caractères italiques ont été créés en 1499 par le graveur Francesco Griffo pour Alde Manuce, imprimeur vénitien qui voulait réduire la taille des livres. Ces caractères penchés étaient appelés à l'origine «lettres vénitiennes», puis «italiques».

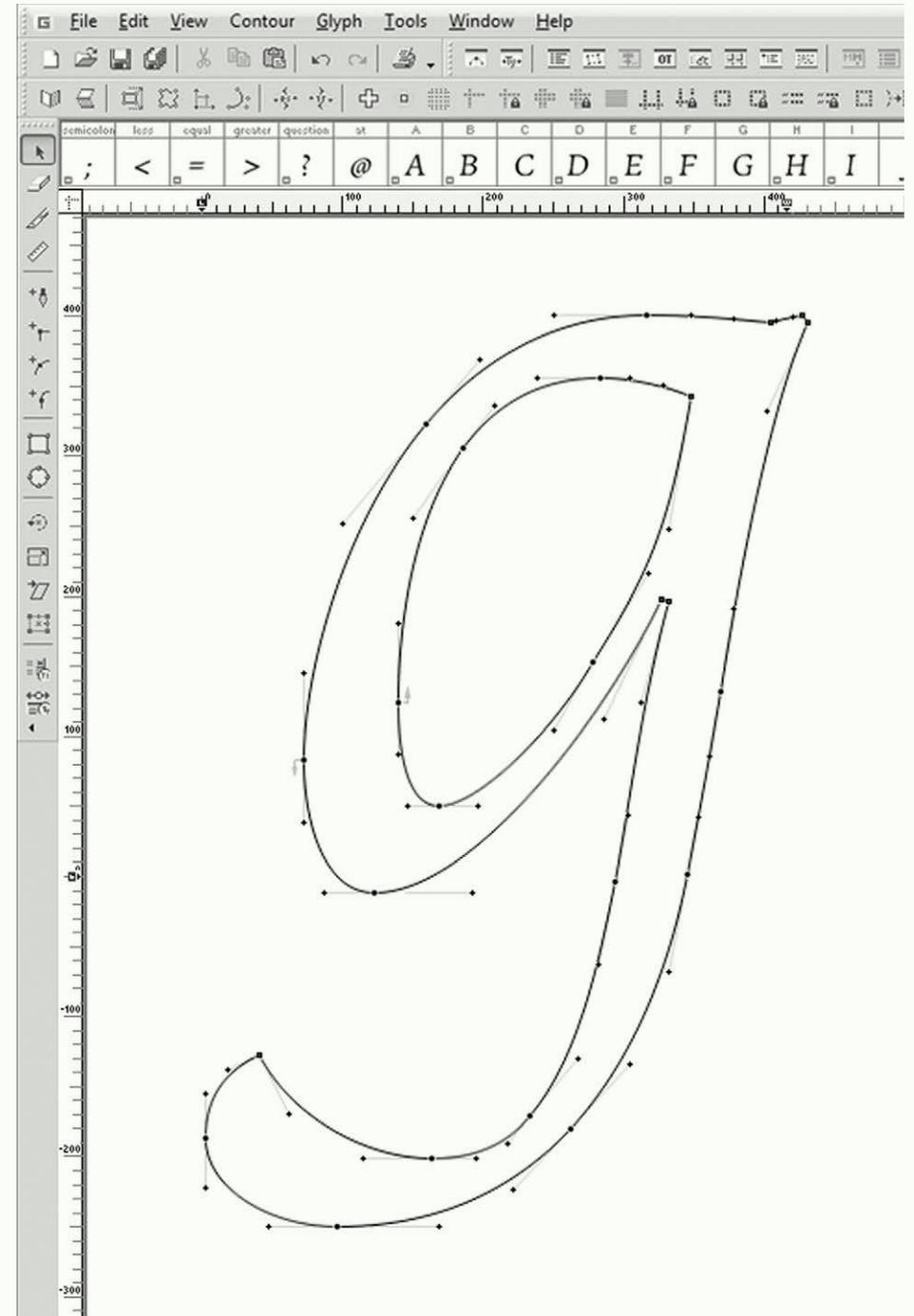


Pour concevoir l'italique nous sommes remontés à la source, la calligraphie. Nous avons choisi un angle à 8°, faible, pour ne pas trop contraster avec le Sbire roman. Cet angle nous permet de conserver un dessin suffisamment rond, en harmonie avec son partenaire roman. Le défi de l'italique a été de conserver l'identité graphique de la famille de caractère. La solution a été d'inciser les fûts, garder les rondeurs dans les empattements et apporter du dynamisme dans les ascendantes et descendantes. Dans cet esprit nous avons poursuivi notre étude des caractères vénitiens jusqu'aux variations italiques ornées. Le Sbire profite donc d'un italique riche, avec des variantes stylistiques qui viennent compléter cette longue recherche sur les mouvements typographiques.

Atelier La Casse, spécimen



Conception du caractère, Fontlab



Atelier La Casse, spécimen



ai

e finale

gn

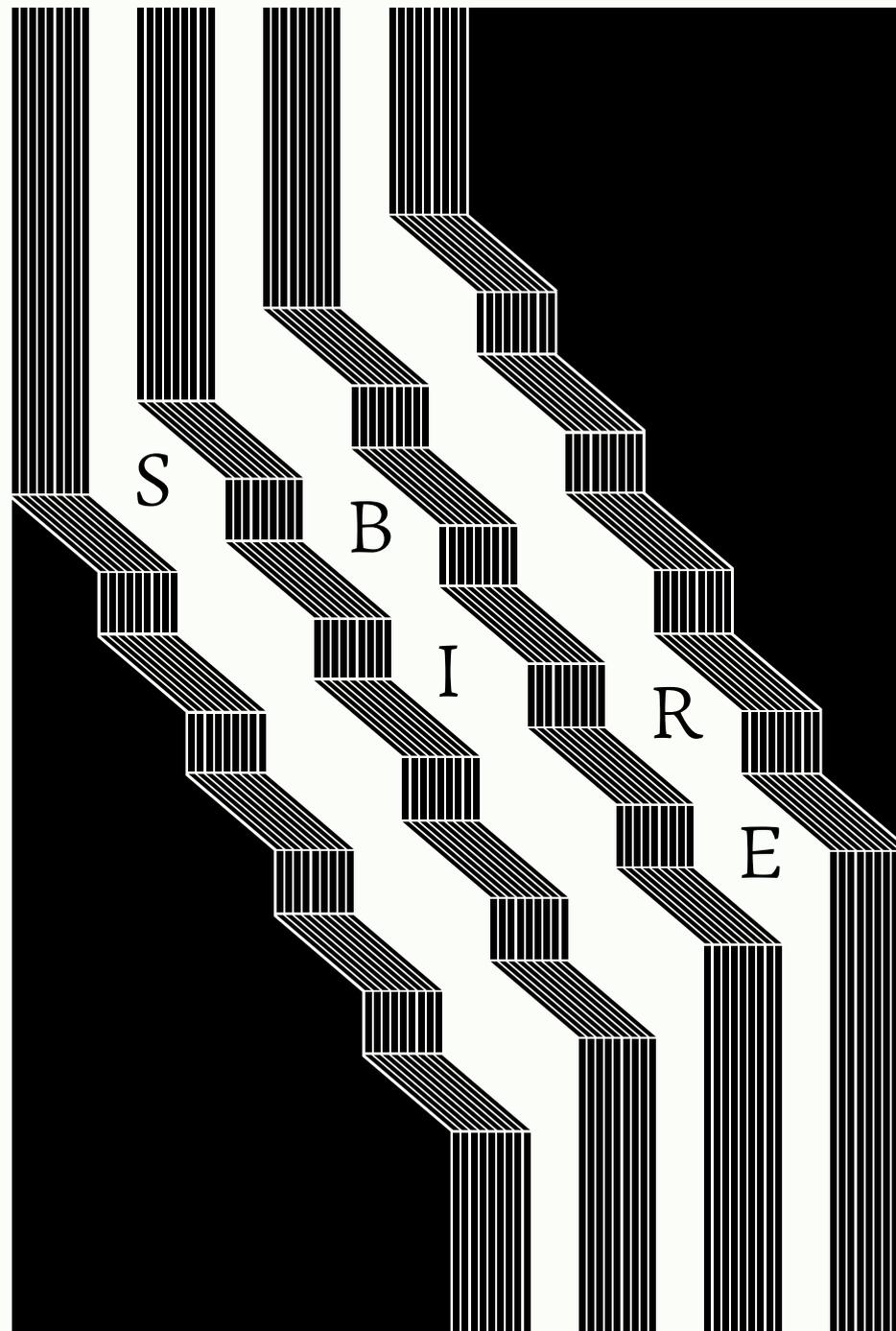
se

fan

R G

ABCDEFGHIJ
KLMNOPQRSTU
VWXYZ

ABCDEFGHIJKLM
NOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmn
opqrstuvwxyz
1234567890



Legrasse, fortement impressionné et complètement désorienté, s'était vainement enquis des affiliations historiques du culte. Castro avait apparemment dit la vérité quand il l'avait qualifié d'extrêmement secret. Les professeurs de l'Université de Tulane n'avaient pu lui fournir aucun éclaircissement sur le culte et sur l'idole. Et maintenant que le détective s'était adressé aux experts les plus éminents, il n'avait obtenu que le conte groenlandais du professeur Webb. L'intérêt fébrile suscité par le récit de Legrasse, que venait corroborer la statuette, se répercuta dans la correspondance qu'échangèrent, après la conférence, les participants. Les publications officielles de la société n'en font toutefois guère mention. Ceux qui ont l'habitude de rencontrer charlatans et imposteurs font avant tout preuve de prudence. Legrasse prêta la statuette pendant quelque temps au professeur et elle lui fut restituée à la mort de ce dernier. Il l'a encore en sa possession car je l'ai vue il y a peu de temps. C'est véritablement une chose terrible, et elle est indiscutablement apparentée à la sculpture onirique du jeune Wilcox. Je ne m'étonnais plus que le récit du sculpteur ait éveillé l'intérêt de mon oncle. Que penser en effet, quand on a eu précédemment connaissance de ce que Legrasse avait découvert sur le culte, des explications de

ce jeune homme ? Wilcox avait non seulement rêvé de l'image et des hiéroglyphes de l'idole des marais et de la tablette du Groënland, mais il avait aussi entendu dans ses rêves au moins trois des mots de la formule prononcée par les Esquimaux et les sang-mêlé de Louisiane. L'enquête systématique entreprise par le professeur Angell était dans ce contexte parfaitement naturelle. Personnellement, je soupçonnais cependant le jeune Wilcox d'avoir entendu parler du culte par quelque biais et d'avoir inventé cette série de rêves pour amplifier et prolonger le mystère aux dépens de mon oncle. Bien sûr, les comptes rendus de rêves et les coupures de presse rassemblés par le professeur confirmaient fermement son témoignage, mais mon propre rationalisme et l'extravagance de toute cette histoire me poussaient vers des conclusions qui me paraissaient plus raisonnables. Après avoir une nouvelle fois soigneusement étudié le manuscrit ainsi que les corrélations entre les notes théosophiques et le

récit de Legrasse, je décidais donc de rendre visite au sculpteur, à Providence, pour lui reprocher de s'être ainsi joué d'un homme âgé et instruit. Wilcox vivait encore au «Fleur de lys» sur Thomas Street, une hideuse imitation victorienne du XVII^e siècle breton, dotée d'une façade en stuc qui narguait les adorables maisons coloniales de cette vieille colline et le plus beau clocher de style géorgien que compte l'Amérique. Je le trouvais chez lui, en train de travailler, et concédais immédiatement, au vu de quelques oeuvres éparses, qu'il était un authentique génie. Je crois qu'il sera reconnu un jour comme un des plus grands décadents,

car il a cristallisé dans l'argile, et taillera certainement dans le marbre, ces cauchemars fantastiques qu'Arthur Machen évoque par sa prose et Clark Ashton Smith par ses poèmes et sa peinture. Frêle, sombre et d'allure quelque peu négligée, il se retourna sans empressement quand je frappais et me demanda ce que je voulais sans se lever. Quand je lui dis qui j'étais, il manifesta un certain intérêt, car mon oncle avait éveillé sa curiosité en s'intéressant à

ses rêves bien qu'il ne lui eût jamais expliqué les raisons de son enquête. Je ne lui apportais, sur ce point, aucun éclaircissement, et cherchais plutôt à le faire parler. J'allais rapidement me convaincre de sa sincérité, car il parlait de ses rêves d'une manière qui ne pouvait tromper. Ceux-ci, et l'empreinte qu'ils avaient laissée dans son subconscient,

14 pt – 16 pt

12 pt – 14 pt

10 pt – 12 pt

8 pt – 10 pt

6 pt – 8 pt

avaient profondément influencé son art. Il me montra une statue morbide dont les contours me firent presque trembler par leur puissance de suggestion irrésistible. Il ne pouvait se rappeler en avoir vu l'original de cette chose excepté dans son propre bas-relief, mais la silhouette s'était insensiblement formée sous ses mains. C'était, sans aucun doute,

18 pt – 20 pt

la forme géante qui avait hanté ses délires. Il me fit rapidement comprendre qu'il ne savait rien de ce culte secret, si ce n'est ce que mon oncle avait laissé paraître dans son interrogatoire acharné.

24 pt – 26 pt

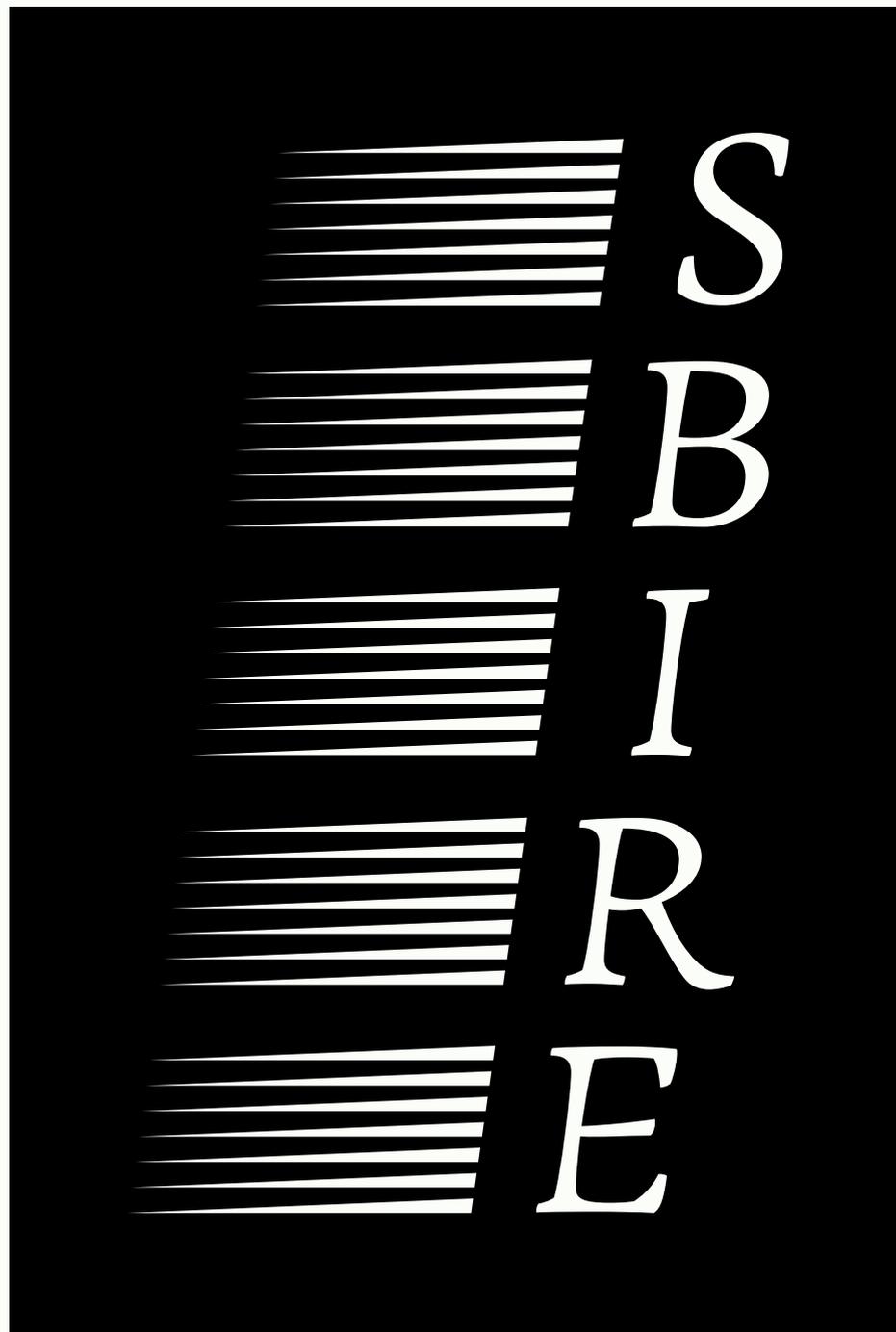
Une nouvelle fois, je cherchai à imaginer quelques biais par lesquels il aurait pu acquérir ces étranges idées.

36 pt – 38 pt

ABCDEFGHIJ
KLMNOPQRSTU
VWXYZ

ABCDEFGHIJKLM
NOPQRSTUVWXYZ

abcdefghijklmn
opqrstuvwxyz
1234567890



Legrasse, fortement impressionné et complètement désorienté, s'était vainement enquis des affiliations historiques du culte. Castro avait apparemment dit la vérité quand il l'avait qualifié d'extrêmement secret. Les professeurs de l'Université de Tulane n'avaient pu lui fournir aucun éclaircissement sur le culte et sur l'idole. Et maintenant que le détective s'était adressé aux experts les plus éminents, il n'avait obtenu que le conte groenlandais du professeur Webb. L'intérêt fébrile suscité par le récit de Legrasse, que venait corroborer la statuette, se répercuta dans la correspondance qu'échangèrent, après la conférence, les participants. Les publications officielles de la société n'en font toutefois guère mention. Ceux qui ont l'habitude de rencontrer charlatans et imposeurs font avant tout preuve de prudence. Legrasse prêta la statuette pendant quelque temps au professeur et elle lui fut restituée à la mort de ce dernier. Il l'a encore en sa possession car je l'ai vue il y a peu de temps. C'est véritablement une chose terrible, et elle est indiscutablement apparentée à la sculpture onirique du jeune Wilcox. Je ne m'étonnais plus que le récit du sculpteur ait éveillé l'intérêt de mon oncle. Que penser en effet, quand on a eu précédemment connaissance de ce que Legrasse avait découvert sur le culte, des explications de ce jeune homme ? Wilcox avait non seulement rêvé de l'image et des

6 pt – 8 pt

hiéroglyphes de l'idole des marais et de la tablette du Groënland, mais il avait aussi entendu dans ses rêves au moins trois des mots de la formule prononcée par les Esquimaux et les sang-mêlé de Louisiane. L'enquête systématique entreprise par le professeur Angell était dans ce contexte parfaitement naturelle. Personnellement, je soupçonnais cependant le jeune Wilcox d'avoir entendu parler du culte par quelque biais et d'avoir inventé cette série de rêves pour amplifier et prolonger le mystère aux dépens de mon oncle. Bien sûr, les comptes rendus de rêves et les coupures de presse rassemblés par le professeur confirmaient fermement son témoignage, mais mon propre rationalisme et l'extravagance de toute cette histoire me poussaient vers des conclusions qui me paraissaient plus raisonnables. Après avoir une nouvelle fois soigneusement étudié le manuscrit ainsi que les corrélations entre les notes théosophiques et anthropologiques et le récit de Legrasse, je décidais donc de rendre visite au sculpteur, à Providence,

8 pt – 10 pt

pour lui reprocher de s'être ainsi joué d'un homme âgé et instruit. Wilcox vivait encore au «Fleur de lys» sur Thomas Street, une hideuse imitation victorienne du XVII^e siècle breton, dotée d'une façade en stuc qui narguait les adorables maisons coloniales de cette vieille colline et le plus beau clocher de style géorgien que compte l'Amérique. Je le trouvais chez lui, en train de travailler, et concédais immédiatement, au vu de quelques oeuvres éparses, qu'il était un authentique génie. Je crois qu'il sera reconnu un jour comme un des plus grands décadents, car il a cristallisé dans l'argile, et taillera certainement dans le marbre, ces cauchemars

10 pt – 12 pt

fantastiques qu'Arthur Machen évoque par sa prose et Clark Ashton Smith par ses poèmes et sa peinture. Frêle, sombre et d'allure quelque peu négligée, il se retourna sans empressement quand je frappais et me demanda ce que je voulais sans se lever. Quand je lui dis qui j'étais, il manifesta un certain intérêt, car mon oncle avait éveillé sa curiosité en s'intéressant à ses rêves bien qu'il ne lui eût jamais expliqué les raisons de son enquête. Je ne lui apportais, sur ce point, aucun éclaircissement,

12 pt – 14 pt

et cherchais plutôt à le faire parler. J'allais rapidement me convaincre de sa sincérité, car il parlait de ses rêves d'une manière qui ne pouvait tromper. Ceux-ci, et l'empreinte qu'ils avaient laissée dans son subconscient, avaient profondément influencé son art. Il me montra une statue morbide dont les contours me firent presque trembler par leur puissance

14 pt – 16 pt

de suggestion irrésistible. Il ne pouvait se rappeler en avoir vu l'original de cette chose excepté dans son propre bas-relief, mais la silhouette s'était insensiblement formée sous ses mains. C'était, sans aucun doute, la forme géante qui avait hanté ses délires. Il me fit rapidement comprendre qu'il ne savait rien de ce culte secret, si ce n'est ce que mon oncle avait laissé paraître

18 pt – 20 pt

dans son interrogatoire acharné. Une nouvelle fois, je cherchai à imaginer quelques biais par lesquels il aurait pu acquérir ces étranges idées. Il parlait de ses rêves d'une manière étrangement poétique, évoquait

24 pt – 26 pt

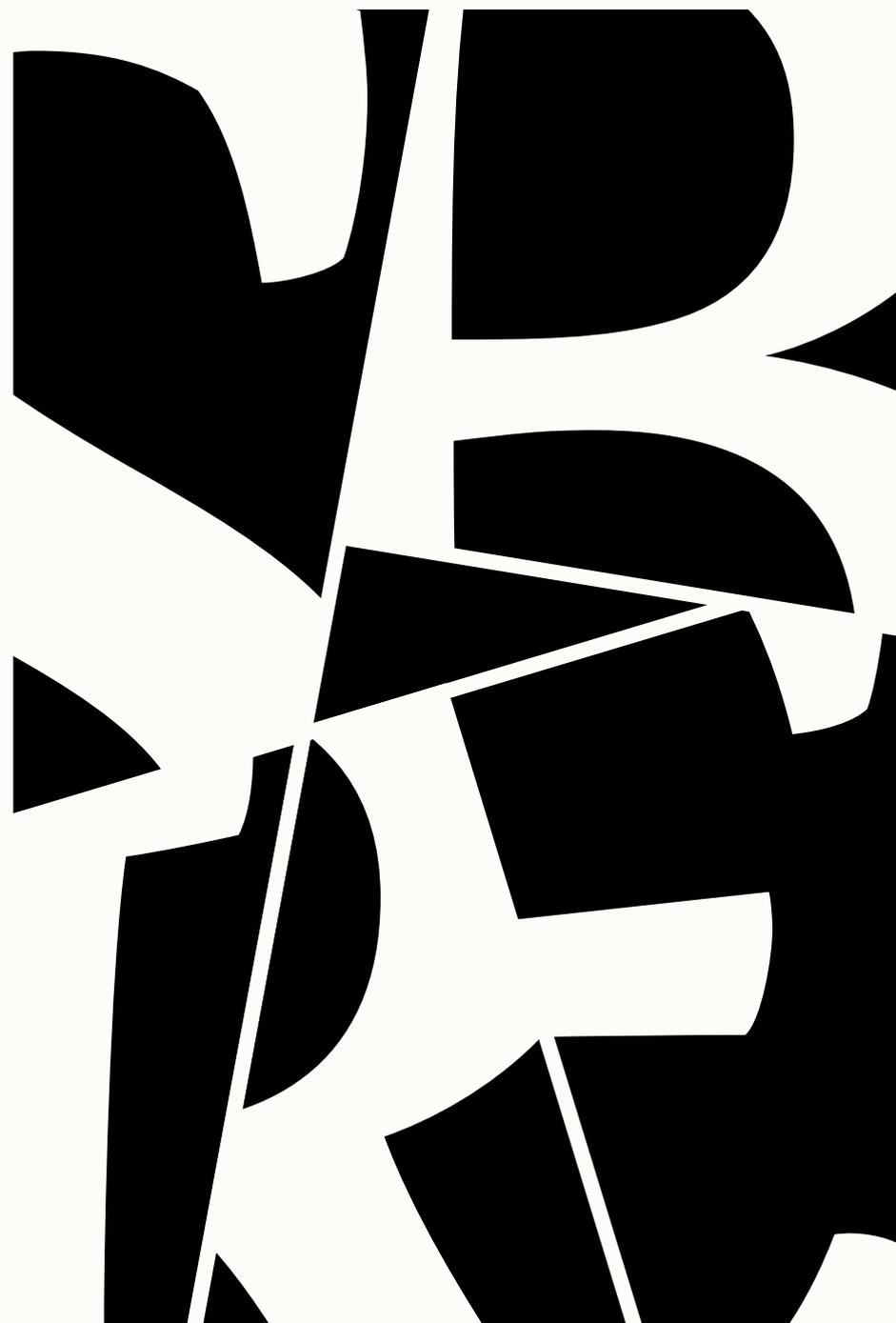
avec un affreux réalisme la cité cyclopéenne. Une nouvelle fois, je cherchai à imaginer quelques biais...

36 pt – 38 pt

ABCDEFGHI
JKLMNOPQRST
UVWXYZ

ABCDEFGHIJ
KLMNOPQRSTU
VWXYZ

abcdefghijklm
nopqrstuvwxyz
1234567890



Legrasse, fortement impressionné et complètement désorienté, s'était vainement enquis des affiliations historiques du culte. Castro avait apparemment dit la vérité quand il l'avait qualifié d'extrêmement secret. Les professeurs de l'Université de Tulane n'avaient pu lui fournir aucun éclaircissement sur le culte et sur l'idole. Et maintenant que le détective s'était adressé aux experts les plus éminents, il n'avait obtenu que le conte groenlandais du professeur Webb. L'intérêt fébrile suscité par le récit de Legrasse, que venait corroborer la statuette, se répercuta dans la correspondance qu'échangèrent, après la conférence, les participants. Les publications officielles de la société n'en font toutefois guère mention. Ceux qui ont l'habitude de rencontrer charlatans et imposteurs font avant tout preuve de prudence. Legrasse prêta la statuette pendant quelque temps au professeur et elle lui fut restituée à la mort de ce dernier. Il l'a encore en sa possession car je l'ai vue il y a peu de temps. C'est véritablement une chose terrible, et elle est indiscutablement apparentée à la sculpture onirique du jeune Wilcox. Je ne m'étonnais plus que le récit du sculpteur ait éveillé l'intérêt de mon oncle. Que penser en

effet, quand on a eu précédemment connaissance de ce que Legrasse avait découvert sur le culte, des explications de ce jeune homme ? Wilcox avait non seulement rêvé de l'image et des hiéroglyphes de l'idole des marais et de la tablette du Groënland, mais il avait aussi entendu dans ses rêves au moins trois des mots de la formule prononcée par les Esquimaux et les sang-mêlé de Louisiane. L'enquête systématique entreprise par le professeur Angell était dans ce contexte parfaitement naturelle. Personnellement, je soupçonnais cependant le jeune Wilcox d'avoir entendu parler du culte par quelque biais et d'avoir inventé cette série de rêves pour amplifier et prolonger le mystère aux dépens de mon oncle. Bien sûr, les comptes rendus de rêves et les coupures de presse rassemblés par le professeur confirmaient fermement son témoignage, mais mon propre rationalisme et l'extravagance de toute cette

histoire me poussaient vers des conclusions qui me paraissaient plus raisonnables. Après avoir une nouvelle fois soigneusement étudié le manuscrit ainsi que les corrélations entre les notes théosophiques et anthropologiques et le récit de Legrasse, je décidais donc de rendre visite au sculpteur, à Providence, pour lui reprocher de s'être ainsi joué d'un homme âgé et instruit. Wilcox vivait encore au «Fleur de lys» sur Thomas Street, une hideuse imitation victorienne du XVII^e siècle breton, dotée d'une façade en stuc qui narguait les adorables maisons

coloniales de cette vieille colline et le plus beau clocher de style géorgien que compte l'Amérique. Je le trouvais chez lui, en train de travailler, et concédais immédiatement, au vu de quelques oeuvres éparses, qu'il était un authentique génie. Je crois qu'il sera reconnu un jour comme un des plus grands décadents, car il a cristallisé dans l'argile, et taillera certainement dans le marbre, ces cauchemars fantastiques

qu'Arthur Machen évoque par sa prose et Clark Ashton Smith par ses poèmes et sa peinture. Frêle, sombre et d'allure quelque peu négligée, il se retourna sans empressement quand je frappais et me demanda ce que je voulais sans se lever. Quand je lui dis qui j'étais, il manifesta un certain intérêt, car mon oncle

14 pt – 16 pt

12 pt – 14 pt

10 pt – 12 pt

8 pt – 10 pt

6 pt – 8 pt

avait éveillé sa curiosité en s'intéressant à ses rêves bien qu'il ne lui eût jamais expliqué les raisons de son enquête. Je ne lui apportais, sur ce point, aucun éclaircissement, et cherchais plutôt à le faire parler. J'allais rapidement me convaincre de sa sincérité, car il parlait de ses rêves d'une manière qui ne pouvait tromper. Ceux-ci, et

18 pt – 20 pt

l'empreinte qu'ils avaient laissée dans son subconscient, avaient profondément influencé son art. Il me montra une statue morbide dont les contours me firent presque trembler par leur puissance

24 pt – 26 pt

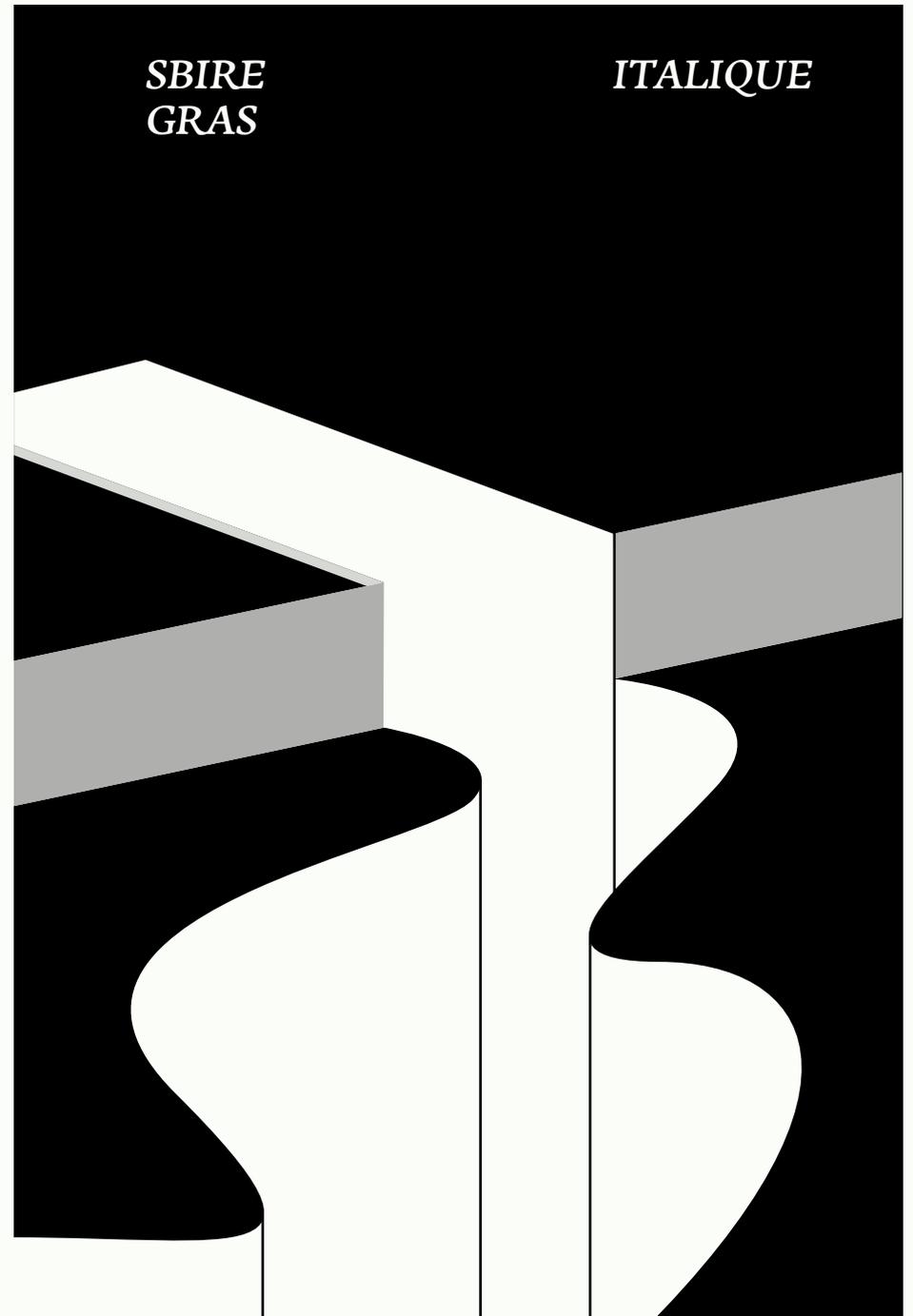
**de suggestion irrésistible.
Il ne pouvait se rappeler en avoir
vu l'original de cette chose...**

36 pt – 38 pt

**ABCDEFGHIJ
KLMNOPQRSTU
VWXYZ**

**ABCDEFGHIJ
KLMNOPQRSTU
VWXYZ**

***abcdefghijklmn
opqrstuvwxyz
1234567890***



Legrasse, fortement impressionné et complètement désorienté, s'était vainement enquis des affiliations historiques du culte. Castro avait apparemment dit la vérité quand il l'avait qualifié d'extrêmement secret. Les professeurs de l'Université de Tulane n'avaient pu lui fournir aucun éclaircissement sur le culte et sur l'idole. Et maintenant que le détective s'était adressé aux experts les plus éminents, il n'avait obtenu que le conte groenlandais du professeur Webb. L'intérêt fébrile suscité par le récit de Legrasse, que venait corroborer la statuette, se répercuta dans la correspondance qu'échangèrent, après la conférence, les participants. Les publications officielles de la société n'en font toutefois guère mention. Ceux qui ont l'habitude de rencontrer charlatans et imposteurs font avant tout preuve de prudence. Legrasse prêta la statuette pendant quelque temps au professeur et elle lui fut restituée à la mort de ce dernier. Il l'a encore en sa possession car je l'ai vue il y a peu de temps. C'est véritablement une chose terrible, et elle est indiscutablement apparentée à la sculpture onirique du jeune Wilcox. Je ne m'étonnais plus que le récit du sculpteur ait éveillé l'intérêt de mon oncle. Que penser en effet, quand on a eu précédemment connaissance de ce que Legrasse avait découvert sur

le culte, des explications de ce jeune homme ? Wilcox avait non seulement rêvé de l'image et des hiéroglyphes de l'idole des marais et de la tablette du Groënland, mais il avait aussi entendu dans ses rêves au moins trois des mots de la formule prononcée par les Esquimaux et les sang-mêlé de Louisiane. L'enquête systématique entreprise par le professeur Angell était dans ce contexte parfaitement naturelle. Personnellement, je soupçonnais cependant le jeune Wilcox d'avoir entendu parler du culte par quelque biais et d'avoir inventé cette série de rêves pour amplifier et prolonger le mystère aux dépens de mon oncle. Bien sûr, les comptes rendus de rêves et les coupures de presse rassemblés par le professeur confirmaient fermement son témoignage, mais mon propre rationalisme et l'extravagance de toute cette histoire me poussaient vers des conclusions qui me paraissaient plus raisonnables. Après avoir une nouvelle fois soigneusement étudié le manuscrit

ainsi que les corrélations entre les notes théosophiques et anthropologiques et le récit de Legrasse, je décidais donc de rendre visite au sculpteur, à Providence, pour lui reprocher de s'être ainsi joué d'un homme âgé et instruit. Wilcox vivait encore au «Fleur de lys» sur Thomas Street, une hideuse imitation victorienne du XVIIe siècle breton, dotée d'une façade en stuc qui narguait les adorables maisons coloniales de cette vieille colline et le plus beau clocher de style géorgien que compte l'Amérique. Je le trouvais chez lui, en train de travailler, et concédais immédiatement,

au vu de quelques oeuvres éparses, qu'il était un authentique génie. Je crois qu'il sera reconnu un jour comme un des plus grands décadents, car il a cristallisé dans l'argile, et taillera certainement dans le marbre, ces cauchemars fantastiques qu'Arthur Machen évoque par sa prose et Clark Ashton Smith par ses poèmes et sa peinture. Frêle, sombre et d'allure quelque peu négligée, il se retourna sans empressement quand

quand je frappais et me demanda ce que je voulais sans se lever. Quand je lui dis qui j'étais, il manifesta un certain intérêt, car mon oncle avait éveillé sa curiosité en s'intéressant à ses rêves bien qu'il ne lui eût jamais expliqué les raisons de son enquête. Je ne lui apportais, sur ce point, aucun éclaircissement, et cherchais plutôt

14 pt – 16 pt

12 pt – 14 pt

10 pt – 12 pt

8 pt – 10 pt

6 pt – 8 pt

à le faire parler. J'allais rapidement me convaincre de sa sincérité, car il parlait de ses rêves d'une manière qui ne pouvait tromper. Ceux-ci, et l'empreinte qu'ils avaient laissée dans son subconscient, avaient profondément influencé son art. Il me montra une statue morbide dont les contours me firent presque trembler par leur puissance

18 pt – 20 pt

de suggestion irrésistible.

Il ne pouvait se rappeler en avoir vu l'original de cette chose excepté dans son propre bas-relief, mais la silhouette s'était insensiblement

24 pt – 26 pt

formée sous ses mains. C'était, sans aucun doute, la forme géante qui avait hanté ses délires.

36 pt – 38 pt

Les problèmes d'étanchéité sont nombreux, variés et fort complexes dans les installations thermiques de production d'énergie électrique.

Le plus important est celui posé par l'étanchéité du fluide principal, la vapeur, qui par suite des caractéristiques de plus en plus poussées des cycles thermiques atteint actuellement une pression de 94 bar et une température de 568°C à la sortie des générateurs de vapeur.

Si les réalisations de tuyauterie soudées permettent d'éviter les multiples jonctions de raccordement, si la conception de «blocs» unitaires de production entraîne la suppression d'un grand nombre de sectionnements, il subsiste toujours quelques jonctions ou presse garnitures pour lesquels le problème demeure entier.

Les charges de plus en plus élevées imposées à certains appareils (pompes alimentaires...) entraînent des conditions de plus en plus sévères dans la conception des organes d'étanchéité et dans les matières mises en œuvre. Les fabricants spécialisés, utilisant les matériaux mis au point au cours des recherches dans d'autres domaines, présentent des solutions sans cesse améliorées.

L'étanchéité est un impératif de tous les instants pour l'exploitant car la fuite s'inscrit pour un prix élevé dans la gestion d'une installation, que ce soit pour remplacer l'eau perdue d'une centrale classique ou le fluide caloporteur d'une centrale nucléaire.

Mais le meilleur système d'étanchéité, la meilleure qualité de joint ou de garniture ne donneront pas les résultats escomptés si les principes élémentaires de bonne réalisation ont été oubliés ou ne sont pas appliqués.

Le but de la présente notice est de rappeler ces règles toujours d'actualité, tout autant que les réalisations et matériaux employés, modernes aujourd'hui, périmés demain.

1				
	1.1		5	
	1.2		7	
	1.3		8	
		1.3.1	8	
		1.3.2	15	
			1.3.2.1	16
			1.3.2.2	17
			1.3.2.3	18
			1.3.2.4	19
		1.3.3	21	
		1.3.4	23	
		1.3.5	23	
	1.4		23	
		1.4.1	25	
		1.4.2	26	
	1.5		27	
	1.6		27	
2				
	2.1		29	
	2.2		29	
		2.1.1	30	
		2.2.2	30	
	2.3		30	
			31	
3			31	
	3.1		33	
	3.2		33	
		3.2.1	35	
		3.2.2	35	
		3.2.3	36	
			3.2.3.1	36
			3.2.3.2	36
			3.2.3.3	38
			3.2.3.4	42
			3.2.3.5	43

M m

fi ff fl ft fb fh fj fk

ffi ffl ffb ffh ffj ffk

fi ff fl ft ffi ffl

TT Th tt gy

ct st sp

fi ff fl ft fb fh fj fk

ffi ffl ffb ffh ffj ffk

fi ff fl ft ffi ffl

TT Th tt gy

ct st sp

fi ff fl ft fb fh fj fk

ffi ffl ffb ffh ffj ffk

fi ff fl ft ffi ffl

TT Th Th tt

ct st sp

fi ff fl ft fb fh fj fk

ffi ffl ffb ffh ffj ffk

fi ff fl ft ffi ffl

TT Th Th tt

ct st sp



Arrosoir

Brique

Cabanon

Dédale

Étriper

Fenêtre

Gardénia

Hécate

Îlot

Jardinière

Kraken

Lichen

Magnolia

Nid

Oisillon

Portique

Quiche

Rotin

Saule

Trémie

Urticaire

Véranda

Whiskey

Xanadu

Yaourtière

Ziggourat

d

Æ

g

Œ

h

SS

ð

Æ

g

Œ

ḣ

SS

Ø

k

þ

l

Th

o

Ø

k̇

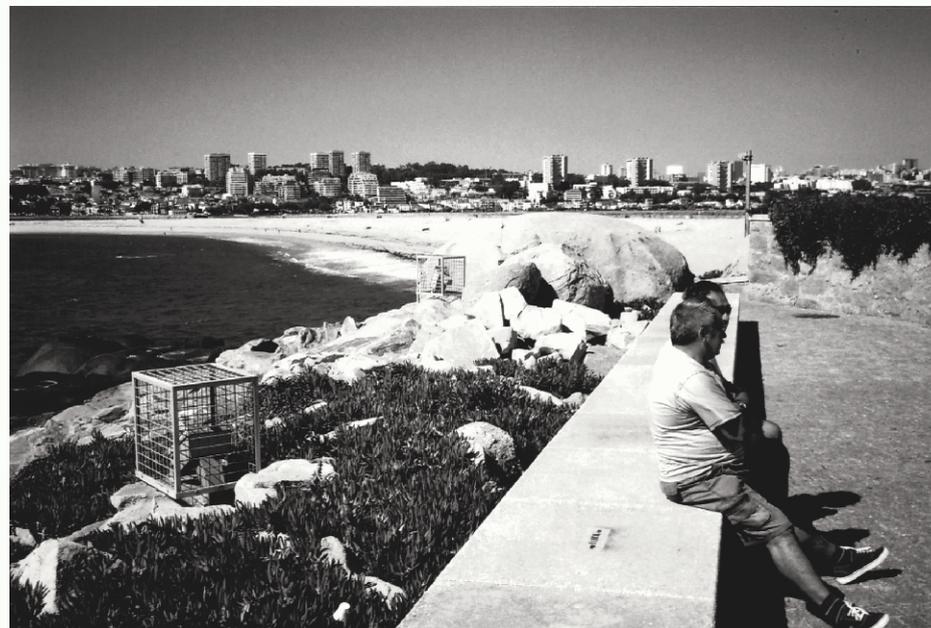
þ

l̇

Th

o

a d e g h
m n r t u y z
a d e g h m
n r t u y z
a d e g h
m n r t u y z
a d e g h m
n r t u y z



Coucou Phillippe,

Ici tout va bien, on se la coule douce.

*Le soleil est au rendez-vous, nous sommes les doigts de pieds en éventail.
Ta mère n'a pas digéré le houmous, on suppose que c'est les pois chiches.
Demain nous allons voir les plages de Mikonos.*

On pense à toi, nous levons le coude à ta santé !

On t'embrasse

Ps : n'oublie pas d'arroser les géraniums !

*Jacques
et
Michel*

Vous vous souvenez de cette chanson Michelle,
«Il était un petit navire» ?

Oui, oui bien sûr...

En réalité cette comptine
parle de cannibalisme !

Ah ben non,
je ne savais pas.



Illustration : Gwendoline Blossie

	COURS	VARIATION	OUV.	VOLUME
ACCOR	35,28 €	+0,13 % ↑	35,40 €	460 179
AIRBUS GROUP	40,78 €	+0,16 % ↑	41,38 €	3 498 346
AIR LIQUIDE	95,51 €	-1,34 % ↓	96,60 €	652 345
ALCATEL-LUCENT	2,66 €	-2,2 % ↓	2,70 €	14 358 985
ALSTOM	26,99 €	-1,32 % ↓	27,18 €	880 334
ARCELORMITTAL	8,66 €	-2,38 % ↓	8,78 €	7 880 360
AXA	18,22 €	-1,57 % ↓	18,41 €	4 773 137
BNP PARIBAS ACT.A	47,02 €	-2,44 % ↓	47,87 €	3 335 748
BOUYGUES	28,50 €	-1,74 % ↓	28,92 €	867 290
CAP GEMINI	55,83 €	-1,36 % ↓	56,52 €	335 675
CARREFOUR	22,82 €	-1,47 % ↓	23,08 €	2 012 095
CREDIT AGRICOLE	10,24 €	-1,91 % ↓	10,40 €	5 394 733
DANONE	53,33 €	-0,95 % ↓	53,50 €	1 124 701
EDF	21,95 €	-4,46 % ↓	22,40 €	1 254 955
ESSILOR INTL.	85,32 €	-1,49 % ↓	87,08 €	363 504
GDF SUEZ	18,46 €	-2,56 % ↓	18,58 €	4 355 209
GEMALTO	61,96 €	-1,48 % ↓	62,62 €	186 675
KERING	154,05 €	-1,03 % ↓	155,45 €	101 863
L'OREAL	131,50 €	-1,2 % ↓	132,80 €	393 616
LAFARGE	54,63 €	-1,46 % ↓	56,17 €	507 137
LEGRAND	40,38 €	-1,46 % ↓	40,80 €	336 533
LVMH	136,75 €	-0,62 % ↓	137,00 €	872 331
MICHELIN	70,17 €	-1,72 % ↓	71,06 €	339 090
ORANGE	13,35 €	-1,44 % ↓	13,42 €	5 495 229
PERNOD RICARD	90,25 €	-0,65 % ↓	90,70 €	228 341
PUBLICIS GROUPE SA	56,87 €	-0,47 % ↓	57,09 €	420 666
RENAULT	58,58 €	-2,33 % ↓	59,82 €	958 323
SAFRAN	49,02 €	-0,15 % ↓	49,23 €	657 173
SAINT GOBAIN	32,38 €	-0,32 % ↓	32,38 €	2 481 028
SANOFI	71,94 €	-0,91 % ↓	72,50 €	2 491 164
SCHNEIDER ELECTRIC	58,37 €	-1,17 % ↓	59,06 €	1 331 843
SOCIETE GENERALE	34,58 €	-2,18 % ↓	35,21 €	4 495 465
SOLVAY	105,95 €	-1,07 % ↓	107,25 €	195 420
TECHNIP	47,04 €	+1,77 % ↑	49,50 €	1 598 156
TOTAL	40,02 €	-2,7 % ↓	40,76 €	6 915 561
UNIBAIL-RODAMCO	199,15 €	-1,02 % ↓	202,40 €	257 081
VALEO	94,86 €	-1,29 % ↓	95,75 €	197 294
VEOLIA ENVIRON.	13,84 €	-1,39 % ↓	14,00 €	1 805 814
VINCI	41,82 €	-1,6 % ↓	42,36 €	1 192 954
VIVENDI	19,61 €	-1,51 % ↓	19,88 €	3 263 938

ARSÈNE LUPIN

Je n'avais jamais pensé que les instruments connus pussent produire des sons pareils

LE CASSE DU SIÈCLE

GASOIL 1,078 € | SP-98 1,323 € | SP-95 1,353 € | E-85 0,839 € | GPL 0,781 €

Sir Arthur Conan Doyle (1859 † 1930)

ZORRO

amusantes petites cabrioles

Truffière & resto

EUR (€)/USD (\$) 1,2379 + 0,0065 0,52 % — GBP (£)/JPY (¥) 119,7650 -0,0900 -0,08 %

volée de bois vert

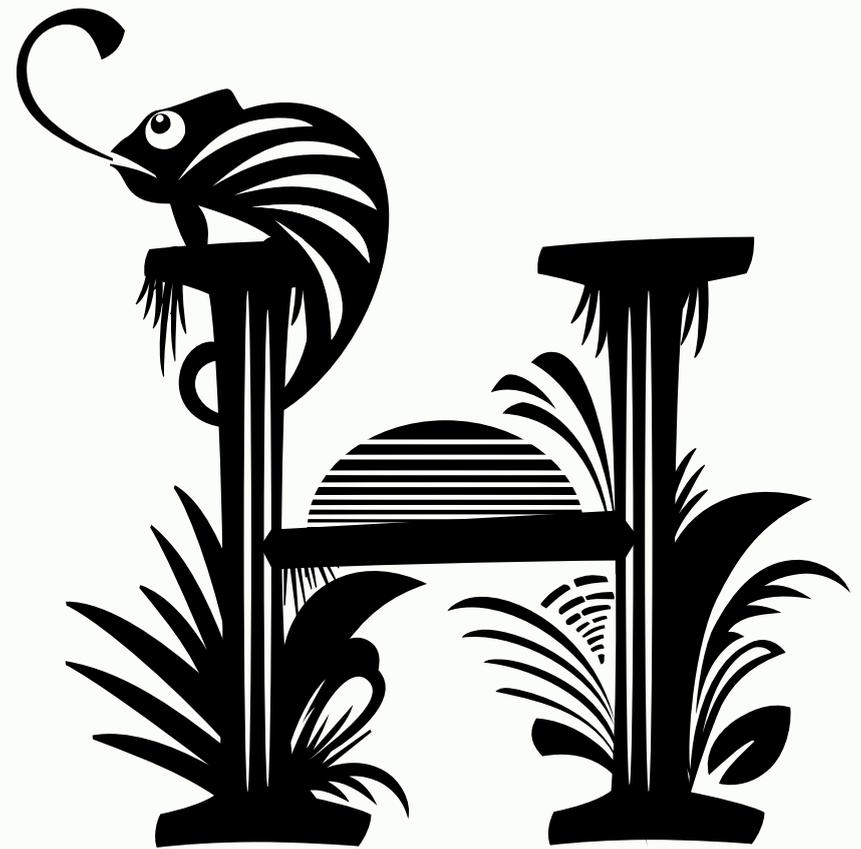
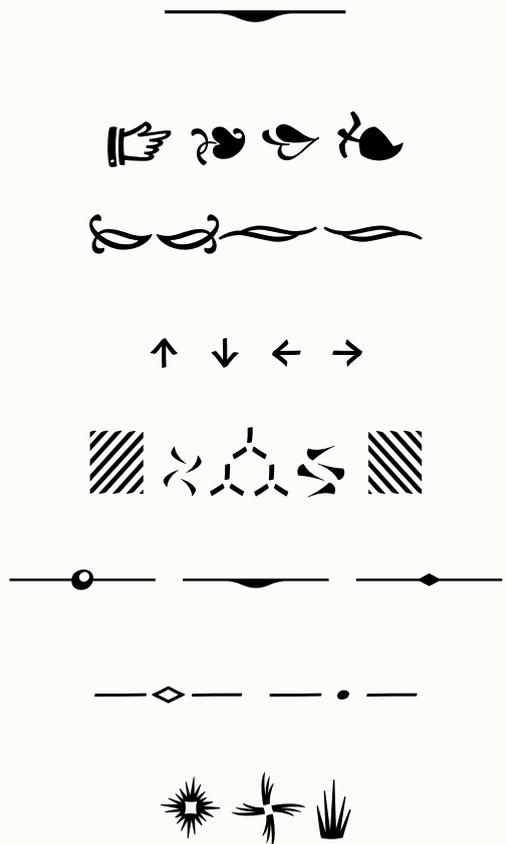
AVOINER, BROSSER, RACLÉE, VIVE REMONTRANCE, BASTONADE

sans foi ni loi



LCT Sbire

ornements



LCT Sbire pro

Format : OTF/TTF

Utilisation : Texte

Graisses : 4

Langages : Africain, Albanais, Allemand, Aragonaise, Asturienne, Auvergnat, Basque, Berbère, Breton, Catalan, Corse, Créole, Haïtien, Croate, Danois, Estonien, Féroïen, Finnois, Français, Frioulan, Frison, Gaélique, Écossais, Gaélique, Irlandais, Galicien, Gascon, Hongrois, Indonésien, Islandais, Italien, Javanais, Kurde, Latin, Letton, Lituanien, Lingala, Luxembourgeois, Malais, Malgache, Maltais, Maoris, Maya, Maya (Quiché), Nahuatl, Norvégien (Bokmål), Norvégien (Nynorsk), Occitan, Ouïghour, Ouzbek, Picard, Polonais, Portugais, Provençal, Romanche, Roumain, Sarde, Slovaque, Slovène, Sorabe, Suédois, Swahili, Tagalog, Tahitien, Espagnol, Turc, Turkmène, Wallon, Wolof, Zoulou.

La fonderie et l'atelier

Fondé en 2013, LCT (La Casse Typographique) est l'espace créé par l'atelier La Casse pour distribuer ses propres créations typographiques. L'atelier de création graphique & typographique La Casse est composé de quatre entités ayant une foultitude de savoirs faire et une passion, donner du sens puis donner à voir. La Casse développe son activité dans les domaines institutionnel, culturel et privé. Structure dynamique et proche de ses clients, l'atelier vous propose un vocabulaire visuel singulier et respectueux de vos besoins. Les quatre comparses qui composent l'atelier sont des artisans du graphisme. Graphiste, mais aussi créateur de caractères, l'atelier La Casse attache une grande importance à la chose typographique. Cet engouement pour la lettre s'exprime au travers du dessin de caractère ainsi que par la pratique de la composition et impression en caractère mobile, encore appelé letterpress. L'atelier peut donc proposer des objets de grande qualité, alliant savoir faire traditionnel et composition moderne.

Nous tenons à remercier Frank Adebaiye et Gwendoline Blossse pour leur aimable participation.

Cet ouvrage à été composé en LCT Sbire, imprimé sur presse numérique, sur Olin regular, Olin smooth et Popset. Couverture en Matter bleu. Achevé d'imprimer en janvier 2015 par l'imprimerie Goubault. **Le LCT Sbire est une création originale proposée par l'Atelier La Casse** Conformément aux lois régissant les droits de propriété littéraire et artistique ou les droits voisins, la reproduction et la représentation de tout ou d'une partie des éléments composant ce présent spécimen et ce caractère typographique sont interdites.



Atelier La Casse
Design graphique
& typographique

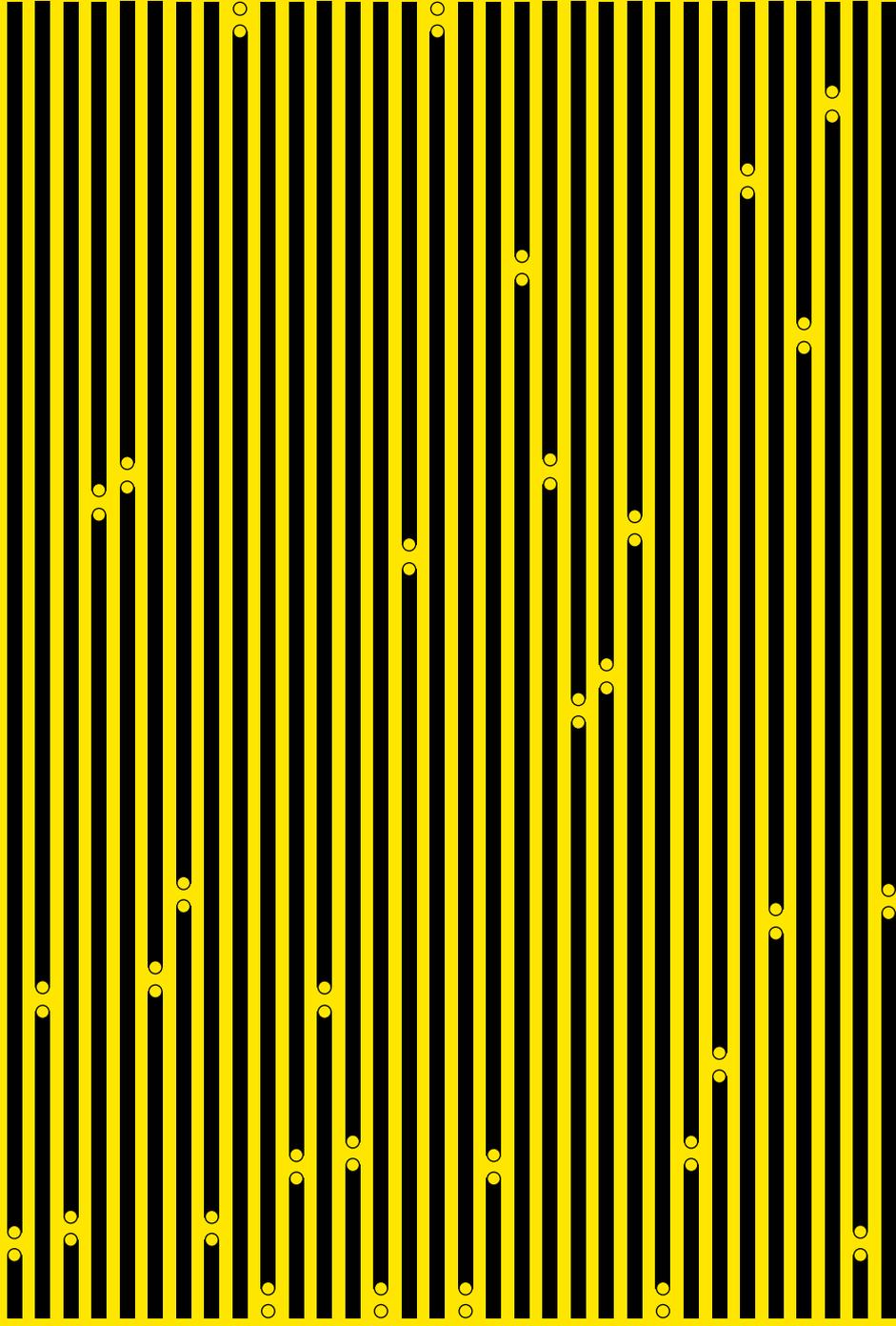
Espace le Karting
6 rue Saint-Domingue
44200 Nantes
FRANCE
+33 (0) 2 49 44 28 52
www.la-casse.fr
atelier@la-casse.fr

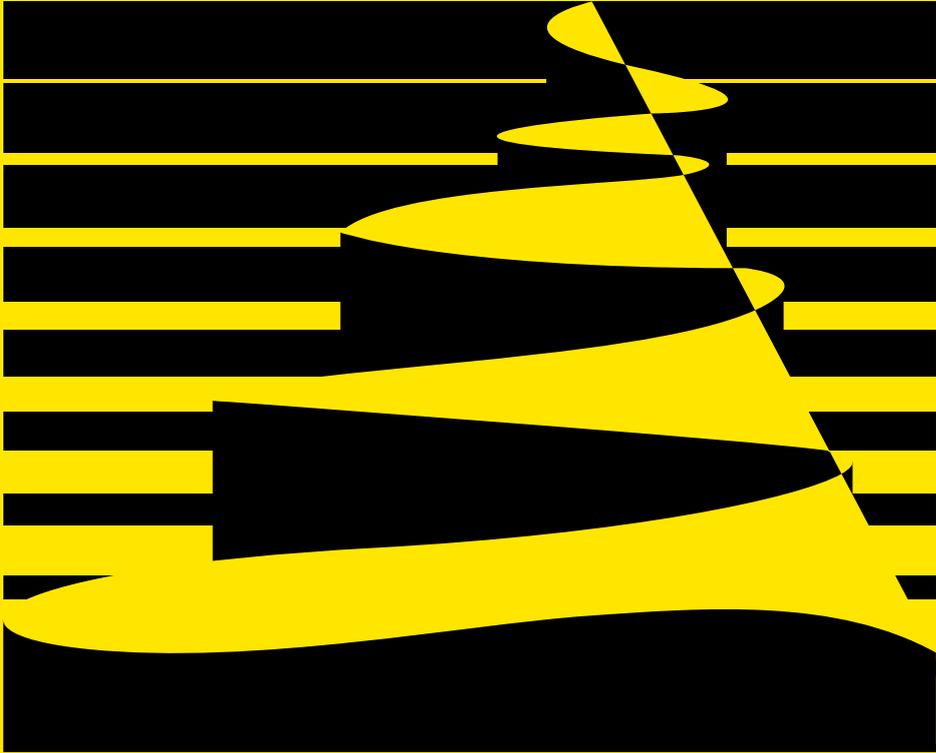




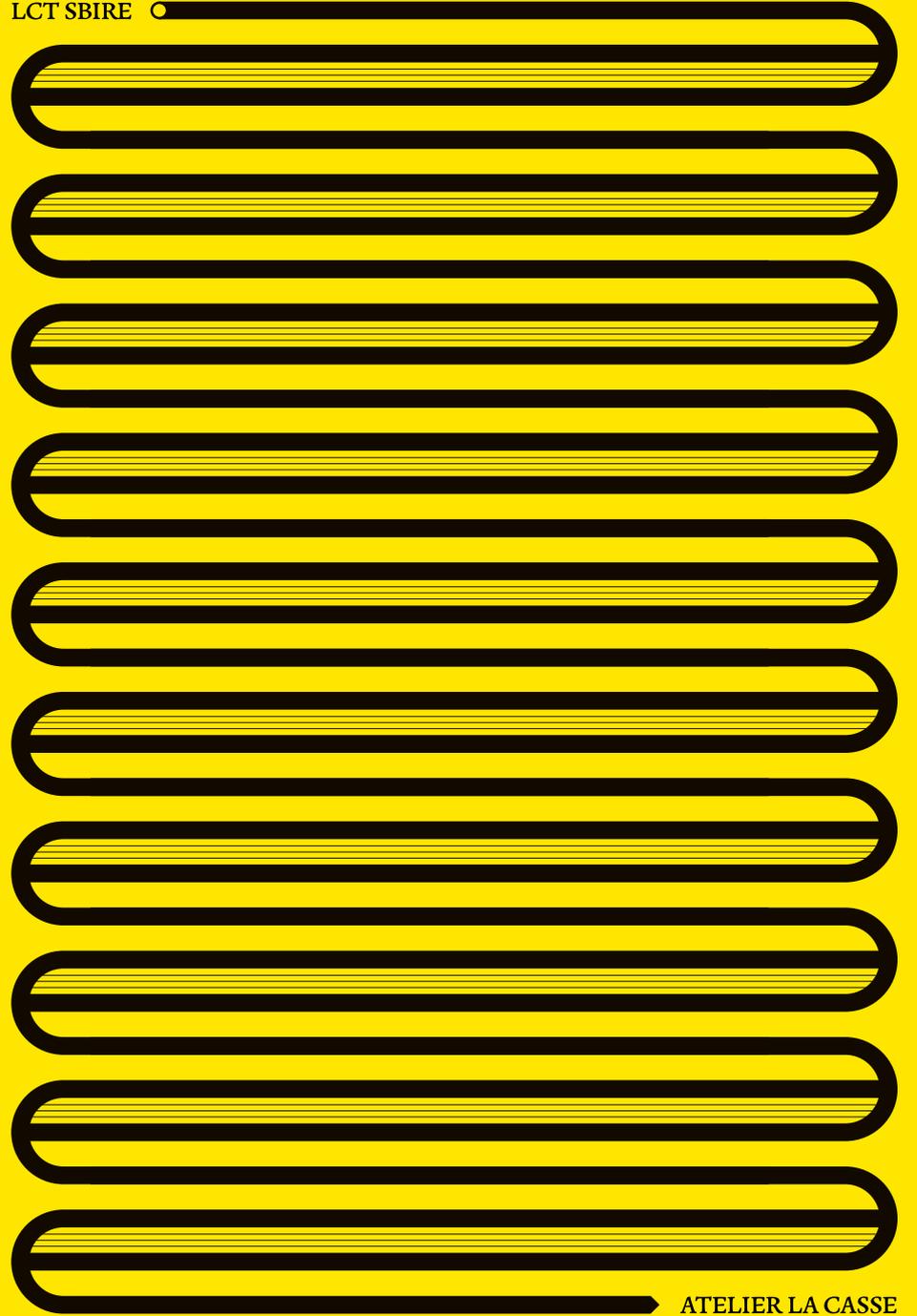
Le lct sbire est un
se mille de caractères typographiques qui anime les textes de labeur. Il est bien joli.

0%





LCT SBIRE ○



ATELIER LA CASSE

LE
HER
LA

Nouvelles de l'auteur :

La Maison Tellier 1881

Mademoiselle Fifi 1882

Contes de la bécasse 1883

Clair de lune 1883

Miss Harriet 1884

Les Sœurs Rondoli 1884

Yvette 1884

Contes du jour et de la nuit 1885

Tôine 1885

Monsieur Parent 1886

La Petite Roque 1886

Le Horla 1887

Le Rosier de Mme Husson 1888

La Main gauche 1889

L'Inutile Beauté 1890

Guy de Maupassant

LE HORLA

Romans de l'auteur : *Une vie* 1883 *Bel-Ami* 1885 *Pierre et Jean* 1887 *Mont-Oriol* 1887 *Fort comme la mort* 1889 *Notre cœur* 1890

Première version

✕

Le docteur Marrande, le plus illustre et le plus éminent des aliénistes*, avait prié trois de ses confrères et quatre savants, s'occupant des sciences naturelles, de venir passer une heure chez lui, dans la maison de santé qu'il dirigeait, pour leur montrer un de ses malades.

Aussitôt que ses amis furent réunis, il leur dit : «Je vais vous soumettre le cas le plus bizarre et le plus inquiétant que j'aie jamais rencontré. D'ailleurs, je n'ai rien à vous de mon client. Il parlera de lui-même.» Le docteur alors sonna. Un domestique fit entrer un homme. Il était fort maigre, d'une maigreur de cadavre, comme sont maigres certains fous rongés par une pensée, car la pensée malade dévore la chair du corps plus que la fièvre ou la phtisie.

Ayant salué et s'étant assis, il dit : Messieurs, je sais pourquoi on vous a réunis ici et je suis prêt à vous raconter mon histoire, comme m'en a prié mon ami le docteur Marrande. Pendant longtemps il m'a cru fou. Aujourd'hui il en doute. Dans quelque temps, vous saurez tous que j'ai l'esprit aussi sain, aussi lucide, aussi clairvoyant que les vôtres, malheureusement pour moi, et pour vous, et pour l'humanité tout entière.

Mais je veux commencer par les faits eux-mêmes, par les faits tout simples. Les voici :

J'ai quarante-deux ans. Je ne suis pas marié, ma fortune est suffisante pour vivre avec un certain luxe. Donc j'habitais une propriété sur les bords de la Seine, à Biessard, auprès de Rouen. J'aime la chasse et la pêche. Or j'avais derrière moi, au-dessus des grands rochers qui dominaient la maison, une des plus belles forêts de France, celle de Roumare, et devant moi un des plus beaux fleuves du monde.

Ma demeure est vaste, peinte en blanc à l'extérieur, jolie, ancienne, au milieu d'un grand jardin planté d'arbres magnifiques et qui monte jusqu'à la forêt, en escaladant les énormes rochers dont je vous parlais tout à l'heure.

Mon personnel se compose, ou plutôt se composait d'un cocher, un jardinier, un valet de chambre, une cuisinière et une lingère qui était en même temps une espèce de femme de charge. Tout ce monde habitait chez moi depuis dix à seize ans, me connaissait, connaissait ma demeure, le pays, tout l'entourage de ma vie. C'étaient de bons et tranquilles serviteurs. Cela importe pour ce que je vais dire.

J'ajoute que la Seine, qui longe mon jardin, est navigable jusqu'à Rouen, comme vous le savez sans doute ; et que je voyais passer chaque jour de grands navires soit à voile, soit à vapeur, venant de tous les coins du monde.

Donc, il y a eu un an à l'automne dernier, je fus pris tout à coup de malaises bizarres et inexplicables. Ce fut d'abord une sorte d'inquiétude nerveuse qui me tenait en éveil des nuits entières, une telle surexcitation que le moindre bruit me faisait tressaillir. Mon humeur s'aigrit. J'avais des colères subites et inexplicables.

J'appelai un médecin qui m'ordonna du bromure de potassium et des douches.

Je me fis donc doucher matin et soir, et je me mis à boire du bromure. Bientôt, en effet, je recommençai à dormir, mais d'un sommeil plus affreux que l'insomnie. À peine couché, je fermais les yeux et je m'anéantissais. Oui, je tombais dans le néant, dans un néant absolu, dans une mort de l'être entier dont j'étais tiré brusquement, horriblement par l'épouvantable sensation d'un poids écrasant sur ma poitrine, et d'une bouche qui mangeait ma vie, sur ma bouche. Oh ! ces secousses-là ! Je ne sais rien de plus épouvantable.

Figurez-vous un homme qui dort, qu'on assassine, et qui se réveille avec un couteau dans la gorge ; et qui râle couvert de sang, et qui ne peut plus respirer, et qui va mourir, et qui ne comprend pas — voilà !

Je maigrissais d'une façon inquiétante, continue ; et je m'aperçus d'une soudain que mon cocher, qui était fort et gros, commençait à maigrir comme moi.

Je lui demandai enfin :

«Qu'avez-vous donc, Jean ? Vous êtes malade.»

Il répondit :

«Je crois bien que j'ai gagné la même maladie que Monsieur. C'est mes nuits qui perdent mes jours.»

Je pensai donc qu'il y avait dans la maison une influence fiévreuse due au voisinage du fleuve et j'allais m'en aller pour deux ou trois mois, bien que nous fussions en pleine saison de chasse, quand un petit fait très bizarre, observé par hasard, amena pour moi une telle suite de découvertes invraisemblables, fantastiques, effrayantes, que je restai.

Ayant soif un soir, je bus un demi-verre d'eau et je remarquai que ma carafe, posée sur la commode en face de mon lit, était pleine jusqu'au bouchon de cristal.

J'eus, pendant la nuit un de ces réveils affreux dont je viens de vous parler. J'allumai ma bougie, en proie à une épouvantable angoisse, et, comme je voulus boire de nouveau, je m'aperçus avec stupeur que ma carafe était vide. Je n'en pouvais croire mes yeux. Ou bien on était entré dans ma chambre, ou bien j'étais somnambule.

Le soir suivant, je voulus faire la même épreuve. Je fermai donc ma porte à clef pour être certain que personne ne pourrait pénétrer chez moi. Je m'endormis et je me réveillai comme chaque nuit. On avait bu toute l'eau que j'avais vue deux heures plus tôt.

Qui avait bu toute cette eau ? Moi, sans doute et pourtant je me croyais sûr, absolument sûr, de n'avoir pas fait un mouvement dans mon sommeil profond et douloureux.

Alors, j'eux recours à des ruses pour me convaincre que je n'accomplissais point ces actes inconscients. Je plaçai un soir, à côté de la carafe, une bouteille de vieux bordeaux, une tasse de lait dont j'ai horreur, et des gâteaux au chocolat que j'adore.

Le vin et les gâteaux demeurèrent intacts. Le lait et l'eau disparurent. Alors chaque jour, je changeai les boissons et les nourritures. Jamais *on* ne toucha aux choses solides, compactes, et *on* ne but, en fait de liquide, que du laitage frais et de l'eau surtout.

Mais ce doute poignant restait dans mon âme. N'était-ce pas moi qui me levais sans en avoir conscience, et qui buvais même les choses détestées, car mes sens engourdis par le sommeil somnambulique pouvaient être modifiés, avoir perdu leurs répugnances ordinaires et acquis des goûts différents.

Je me servis alors d'une ruse nouvelle contre moi-même. J'enveloppai tous les objets auxquels il fallait infailliblement toucher avec des bandelettes de mousseline blanche et je les recouvris encore avec une serviette de batiste.

Puis, au moment de me mettre au lit, je me barbouillai les mains, les lèvres et la moustache avec une mine de plomb.

À mon réveil, tous les objets étaient demeurés immaculés bien qu'on y eût touché, car la serviette n'était point posée comme je l'avais mise ; et, de plus, on avait bu de l'eau, et du lait. Or ma porte fermée avec une clef de sûreté et mes volets cadénassés par prudence, n'avaient pu laisser pénétrer personne.

Alors, je me posai cette redoutable question. Qui donc était là, toutes les nuits, près de moi ?

Je sens, messieurs, que je vous raconte cela trop vite. Vous souriez, votre opinion est déjà faite : «C'est un fou.» J'aurais dû vous décrire longuement cette émotion d'un homme qui, enfermé chez lui, l'esprit sain, regarde à travers le verre d'une carafe, un peu d'eau disparue pendant qu'il a dormi. J'aurais dû vous faire comprendre cette torture renouvelée chaque soir et chaque matin, et cet invincible sommeil, et ces réveils plus épouvantables encore.

Mais je continue.

Tout à coup, le miracle cessa. On ne touchait plus à rien dans ma chambre. C'était fini. J'allais mieux d'ailleurs. La gaieté me revenait, quand j'appris qu'un de mes voisins, M. Legite, se trouvait exactement dans l'état où j'avais été moi-même. Je crus de nouveau à une influence fiévreuse dans le pays. Mon cocher m'avait quitté depuis un mois, fort malade.

L'hiver était passé, le printemps commençait. Or, un matin,

comme je me promenais près de mon parterre de rosiers, je vis, je vis distinctement, tout près de moi, la tige d'une des plus belles roses se casser comme su une main invisible l'eût cueillie ; puis la fleur suivit la courbe qu'aurait décrite un bras en la portant vers une bouche, et resta suspendue dans l'air transparent, toute seule, immobile, effrayante, à trois pas de mes yeux.

Saisi d'une épouvante folle, je me jetai sur elle pour la saisir. Je ne trouvai rien. Elle avait disparu. Alors, je fus pris d'une colère furieuse contre moi-même. Il n'est pas permis à un homme raisonnable et sérieux d'avoir de pareilles hallucinations.

Mais était-ce bien une hallucination ? Je cherchai la tige. Je la retrouvai immédiatement sur l'arbuste, fraîchement cassée, entre deux autres roses demeurées sur la branche : car elles étaient trois que j'avais vues parfaitement.

Alors je rentrai chez moi, l'âme bouleversée. Messieurs, écoutez-moi, je suis calme ; je ne croyais pas au surnaturel, je n'y crois pas même aujourd'hui ; mais à partir de ce moment-là, je fus certain, certain comme du jour et de la nuit, qu'il existait près de moi un être invisible qui m'avait hanté, puis m'avait quitté, et qui revenait.

Un peu plus tard, j'en eus la preuve.

Entre mes domestiques d'abord éclataient tous les jours des querelles furieuses pour mille causes futiles en apparence, mais pleines de sens pour moi désormais.

Un verre, un beau verre de Venise se brisa tout seul, sur le dressoir de ma salle à manger, en plein jour.

Le valet de chambre accusa la cuisinière, qui accusa la lingère, qui accusa je ne sais qui.

Des portes fermées le soir étaient ouvertes le matin. On volait du lait, chaque nuit, dans l'office. — Ah !

Quel était-il ? De quelle nature ? Une curiosité énervée, mêlée de colère et d'épouvante, me tenait jour et nuit dans un état d'extrême agitation.

Mais la maison redevint calme encore une fois ; et je croyais de nouveau à des rêves quand se passa la chose suivante :

C'était le 20 juillet, à neuf heures du soir. Il faisait fort chaud ; j'avais laissé ma fenêtre toute grande ouverte, ma lampe allumée sur ma table, éclairant un volume de Musset ouvert à la *Nuit de mai* ; et je m'étais étendu dans un grand fauteuil où je m'endormis.

Or, ayant dormi environ quarante minutes, je rouvris les yeux, sans faire un mouvement, réveillé par je ne sais quelle émotion confuse et bizarre. Je ne vis rien d'abord, puis tout à coup il me sembla qu'une page du livre venait de tourner toute seule. Aucun souffle d'air n'était entré par la fenêtre. Je fus surpris ; et j'attendis. Au bout de quatre minutes environ, je vis, je vis, oui, je vis, messieurs, de mes yeux, une autre page se soulever et se rabattre sur la précédente comme si un doigt l'eût feuilletée. Mon fauteuil semblait vide, mais je compris qu'il était là, *lui* ! Je traversai ma chambre d'un bond pour le prendre, pour le toucher, pour le saisir, si cela se pouvait... Mais mon siège, avant que je l'eusse atteint, se renversa comme si on eût fui devant moi ; ma lampe aussi tomba et s'éteignit, le verre brisé ; et ma fenêtre brusquement poussée comme si un malfaiteur l'eût saisie en se sauvant alla frapper sur son arrêt... Ah !...

Je me jetai sur la sonnette et j'appelai. Quand mon valet de chambre parut, je lui dis :

« J'ai tout renversé et tout brisé. Donnez-moi de la lumière. »
Je ne dormis plus, cette nuit-là. Et cependant j'avais pu encore être le jouet d'une illusion ! Au réveil les sens demeurent troubles.

N'était-ce pas moi qui avais jeté bas mon fauteuil et ma lumière en me précipitant comme un fou ?

Non, ce n'était pas moi ! Je le savais à n'en point douter une seconde. Et cependant je le voulais croire.

Attendez. L'être ! Comment le nommerai-je ? L'invisible. Non cela ne suffit pas. Je l'ai baptisé le Horla. Pourquoi ? Je ne sais point. Donc le Horla ne me quittait plus guère. J'avais jour et nuit la sensation, la certitude de la présence de cet insaisissable voisin, et la certitude aussi qu'il prenait ma vie, heure par heure, minute par minute.

L'impossibilité de le voir m'exaspérait et j'allumais toutes les lumières de mon appartement, comme si j'eusse pu, dans cette clarté, le découvrir.

Je le vis, enfin.

Vous ne me croyez pas. Je l'ai vu cependant.

J'étais assis devant un livre quelconque, ne lisant pas, mais guettant, avec tous mes organes surexcités, guettant celui que je sentais près de moi. Certes, il était là. Mais où ? Que faisait-il ? Comment l'atteindre ?

En face de moi mon lit, un vieux lit de chêne à colonnes. À droite ma cheminée. À gauche ma porte que j'avais fermée avec soin. Derrière moi une très grande armoire à glace, qui me servait chaque jour pour me raser, pour m'habiller, où j'avais coutume de me regarder de la tête aux pieds chaque fois que je passais devant.

Donc je faisais semblant de lire ; pour le tromper, car il m'épiait lui aussi ; et soudain je sentis, qu'il était là, frôlant mon oreille.

Je me dressai, en me tournant si vite que je faillis tomber. Eh bien... on y voyait comme en plein jour... et je ne me vis pas dans la glace ! Elle était vide, claire, pleine de lumière. Mon image n'était

pas dedans... Et j'étais en face... Je voyais le grand verre limpide, du haut en bas ! Et je regardais cela avec des yeux affolés, et je n'osais plus avancer, sentant bien qu'il se trouvait entre nous, lui, et qu'il m'échapperait encore, mais que son corps imperceptible avait absorbé mon reflet.

Comme j'eus peur ! Puis voilà que tout à coup je commençai à m'apercevoir dans une brume, au fond du miroir, dans une brume, comme à travers une nappe d'eau, lentement, rendant plus précise mon image de seconde en seconde. C'était comme la fin d'une éclipse. Ce qui me cachait ne paraissait point posséder de contours nettement arrêtés, mais une sorte de transparence opaque s'éclaircissant peu à peu.

Je pus enfin me distinguer complètement ainsi que je fais chaque jour en me regardant.

Je l'avais vu. L'épouvante m'en est restée, qui me fait encore frissonner.

Le lendemain j'étais ici, où je priai qu'on me gardât.

Maintenant, Messieurs, je conclus.

Le docteur Marrande, après avoir longtemps douté, se décida à faire, seul, un voyage dans mon pays.

Trois de mes voisins, à présent, sont atteints comme je l'étais. Est-ce vrai ?

Le médecin répondit : « C'est vrai ! »

Vous leur avez conseillé de laisser de l'eau et du lait chaque nuit dans leur chambre pour voir si ces liquides disparaîtraient. Ils l'ont fait. Ces liquides ont-ils disparu comme chez moi ?

Le médecin répondit avec une gravité solennelle :

« Ils ont disparu. »

Donc messieurs, un Être nouveau, qui sans doute se multipliera

bientôt comme nous sous sommes multipliés, vient d'apparaître sur la terre !

Ah ! vous souriez ! pourquoi ? Parce que cet Être demeure invisible. Mais notre œil ; messieurs est un organe tellement élémentaire qu'il ne peut distinguer à peine ce qui est indispensable à notre existence. Ce qui est trop petit lui échappe, ce qui est trop grand lui échappe, ce qui est trop lui lui échappe. Il ignore les milliards de petites bêtes qui vivent dans une goutte d'eau. Il ignore les habitants, les plantes et le sol des étoiles voisines ; il ne voit pas même le transparent.

Placez devant lui une glace sans tain parfaite, il ne la distinguera pas et nous jettera dessus comme l'oiseau pris dans une maison, qui se casse la tête aux vitres. Donc, il ne voit pas les corps solides et transparents qui existent pourtant, il ne voit pas l'air dont nous nous nourrissons, ne voit pas le vent qui est la plus grande force de la nature, qui renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagne d'eau qui font crouler les falaises de granit.

Quoi d'étonnant à ce qu'il ne voie pas un corps nouveau, à qui manque sans doute la seule propriété d'arrêter les rayons lumineux.

Apercevez-vous l'électricité ? Et cependant elle existe !

Cet être, que j'ai nommé le Horla, existe aussi.

Qui est-ce ? Messieurs, c'est celui que la terre attend après l'homme ! Celui qui vient nous détrôner, nous asservir, nous dompter, et se nourrir de nous peut-être comme nous nous nourrissons des bœufs et des sangliers.

Depuis des siècles, on le pressent, on le redoute et on l'annonce ! La peur de l'invisible a toujours hanté nos pères.

Il est venu.

Toutes les légendes des fées, des gnomes des rodeurs de l'air insaisissables et malfaisants, c'était de lui qu'elles parlaient, de lui pressenti par l'homme inquiet et tremblant déjà.

Et tout ce que vous faites vous-mêmes, messieurs depuis quelques ans, ce que vous appelez l'hypnotisme la suggestion, le magnétisme — c'est lui que vous annoncez, que vous prophétisez !

Je vous dis qu'il est venu. Il rôde inquiet lui-même comme les premiers hommes, ignorant encore sa force et sa puissance qu'il connaîtra bientôt, trop tôt.

Et voici, messieurs, pour finir, un fragment de journal qui m'est tombé sous la main et qui vient de Rio de Janeiro. Je lis : «Une sorte d'épidémie de folie semble sévir depuis quelque temps dans la province de San Paulo. Les habitants de plusieurs villages se sont sauvés abandonnant leurs terres et leurs maisons et se prétendant poursuivis et mangés par des vampires invisibles qui se nourrissent de leur souffle pendant leur sommeil et qui ne boiraient, en outre, que l'eau, et quelquefois du lait !»

J'ajoute : «Quelques jours avant la première atteinte du mal dont j'ai failli mourir, je me rappelle parfaitement avoir vu passer un grand trois-mâts brésilien avec son pavillon déployé... Je vous ai dit que ma maison est au bord de l'eau... toute blanche... Il était caché sur ce bateau sans doute...»

Je n'ai plus rien à ajouter, messieurs.

Le docteur Marrande se leva et murmura :

«Moi non plus. Je ne sais si cet homme est fou ou si nous le sommes tous les deux... ou si... si notre successeur est réellement arrivé...»

C O N F L I T



Hanimex 24 x 36

Guy de Maupassant

Il est né à Fécamp (en Normandie) en août 1850. Maupassant est élevé par sa mère, passionnée de littérature et amie de Flaubert. Celle-ci l'encourage et lui sert de guide dans ses lectures.

À l'âge de douze ans, il entre au collège religieux d'Yvetot et termine ses études secondaires au lycée de Rouen. C'est Gustave Flaubert qui aide Maupassant à devenir écrivain en lui donnant des conseils. Par son intermédiaire, Maupassant rencontre les grands écrivains de l'époque, Zola, Huysmans, Daudet et les frères Goncourt.

Après le succès de Boule-de-Suif et de La Maison Tellier (recueil publié en 1881), Maupassant abandonne son emploi dans un ministère et se consacre entièrement à l'écriture. Dès lors, il publie des recueils de nouvelles, des romans et des articles dans les journaux, et cela sans renoncer à ses passions qui sont la chasse, le canotage et les femmes. Il voyage aussi en Corse, en Italie et en Afrique du Nord sur son voilier.

Mais peu à peu, Maupassant éprouve un sentiment de malaise et est victime d'hallucinations (au début de l'année 1891). Il tente de se suicider et est interné dans la maison de santé du Docteur Blanche. Il y meurt en juillet 1893.

VILA NOVA DE CERVEIRA - 2013

M
I
R O I R



Hanimex 24 x 36

SAINT MARS DU DÉSERT - 2011

P
E
U
P L I E R



Mamiya 6 x 6



DOISCHE - 2012

I
N
V
A S I O N

Canon 24 x 36

E
S
C
A
L
A
D
E

Hanimex 24 x 36

QUIBERON - 2010

L
A
R
G
E

Hanimex 24 x 36



R
Ô
D
E
U
R

Canon 24 x 36





QUÉBEC - 2014

S
U
C
C
E
S
S
E
U
R

Great Wall 6 x 6

